

Du discours de Ratisbonne à la conférence (empêchée) à La Sapienza

Similitudes contextuelles

Dans les deux cas, il s'agit de cours magistraux destinée à un milieu académique : à l'université de Ratisbonne le 12 septembre 2005 et à l'université de Rome le 17 janvier 2008. En Bavière, Benoît XVI s'exprimait « surtout en qualité d'ancien professeur de cette université » où Joseph Ratzinger enseigna effectivement de 1969 à 1977. A La Sapienza, il intervient [serait intervenu] surtout « en tant qu'évêque de Rome », avec ce que cette mission implique de responsabilité à l'égard de l'Eglise universelle et, au-delà, par l'impact de ses propos, « sur la totalité de la communauté humaine ». Le Pape, en effet, indique d'où il parle : « d'un point d'observation élevé » ; à partir de ce faite, « une vision d'ensemble » s'offre à lui : hauteur et universalité caractérisent donc sa perspective. Il revendique de s'exprimer « comme le représentant d'une raison éthique », ce que lui dénie les tenants d'une « rationalité endurcie par le sécularisme », laquelle ne prendrait pas même en compte l'expérience sapientiale acquise par l'Eglise au long des générations. Sur cette mise en cause, précisément, les discours ont suscité tous deux des polémiques : *a posteriori*, à Ratisbonne, à cause d'un procès d'intention intenté par les médias qui ont imputé à Benoît XVI une citation qui tenait lieu de point de départ à sa réflexion et dont il n'assumait évidemment ni la forme ni la teneur ; *a priori*, à La Sapienza, par des manifestations « d'un groupe véritablement minoritaire de professeurs et d'élèves » (cardinal Bertone) qui comprennent la laïcité comme le refus que s'exprime une parole pourtant « culturellement significative » en cette université fondée par le pape Boniface VIII. Paradoxalement, de telles démonstrations de sectarisme ont donné une audience aux deux leçons inaugurales qu'elles n'auraient peut-être pas obtenue sans ces controverses !

Convergences méthodologiques

Benoît XVI, en universitaire rompu, dégage d'abord une problématique. Comme le discours de Ratisbonne partait d'une joute verbale entre l'empereur byzantin Manuel II Paléologue et un docte persan, la conférence à La Sapienza s'appuie sur un dialogue entre Socrate et Euthyphron. En Bavière, l'échange interreligieux portait sur la possibilité du recours à la violence dans la propagation de la foi et aboutissait, du côté de l'interlocuteur chrétien, à l'affirmation selon laquelle « ne pas agir selon la raison est contraire à la nature de Dieu ». A Rome, Benoît XVI laisse le dernier mot à Socrate : « Tu crois sérieusement qu'entre les dieux, il y a des querelles, des haines, des combats... Euthyphron, devons-nous recevoir toutes ces choses comme bonnes ». Le propos socratique doit être entendu « comme la dissipation du brouillard de la religion mythologique pour faire place à la découverte du Dieu qui est la Raison créatrice et, dans le même temps, Raison-Amour ». Dans les deux cas, il en va de l'image de Dieu, belliqueux ici, sanguinaire là. Cette manière de retourner aux textes-sources, y compris profanes, d'entrer en dialogue avec les auteurs modernes, de privilégier le mouvement dialectique de la pensée au mode déductif, d'inviter à la réflexion plutôt que de clore le débat en assénant des arguments d'autorité est caractéristique de la « nouvelle théologie » dont Benoît XVI assume le meilleur.

Réurrences thématiques

Le rapport entre la foi et la raison est le sujet des deux discours. Cette question est essentielle pour Benoît XVI « alors que nous connaissons les pathologies et les maladies mortelles de la religion et de la raison, des destructions de Dieu à cause de la haine et du fanatisme ». Il importe, dès lors, « de professer de façon convaincue le visage humain de Dieu » (homélie du 12 septembre 2005 sur l'esplanade de l'*Islinger Feld*). Le Pape a conscience d'une instrumentalisation de la religion à des fins de violence. A Ratisbonne, il nie que la transcendance de Dieu aille jusqu'à dépasser la catégorie du raisonnable. Cette forme de nominalisme, qui conçoit la puissance et la liberté de Dieu séparément de sa sagesse, aboutirait à ce qu'il puisse commander le mal. Or, précise Benoît XVI, les préceptes divins ne sont pas fondés sur la volonté arbitraire d'un dieu capricieux mais sur la nature même de Dieu qui est *Logos*. Une chose n'est pas mauvaise parce qu'elle est

interdite mais elle est interdite parce qu'elle est mauvaise en soi. Du côté de l'homme, les préceptes divins accomplissent sa nature de telle sorte que le péché est, en toute rigueur de terme, déstructurant. A La Sapienza, Benoît XVI défend l'harmonie entre la raison et la foi en appliquant au rapport entre la philosophie et la théologie ce que le concile de Chalcédoine disait du mode d'union des deux natures – humaine et nature – du Christ : « *sans confusion ni séparation* ». Il ne s'agit pas de mettre en cause l'autonomie des sciences ou de l'Université, mais cette autonomie ne renvoie qu'à « *l'autorité de la vérité* ». La laïcité devrait, somme toute, corroborer ce point de vue résolument épistémologique et non idéologiser pour mettre la religion hors-jeu.

Au cœur même de ce rapport entre la foi et la raison, Benoît XVI s'inquiète de l'atrophie de la raison moderne. La conférence de Ratisbonne mettait en garde contre l'incapacité d'une raison, frustrée de sa dimension métaphysique, à dialoguer avec les grandes religions : « *Une raison qui reste sourde face au divin et qui repousse la religion dans le domaine des sous-cultures est inapte au dialogue des cultures.* » La « *grande tâche* » de l'Université, dès lors, est de retrouver toute l'« *amplitude de la raison* », ce qui exige de ne pas cantonner celle-ci dans la mathématique et la fonctionnalité. Le discours adressé à La Sapienza relaye cette analyse en signalant le danger que « *la philosophie, ne se sentant plus en mesure de remplir son véritable devoir, ne se dégrade en positivisme* ». On entend par « *positivisme* » la réduction du savoir à la connaissance des phénomènes qui s'inscrivent dans le champ de notre expérience. Avec ce présupposé, une véritable recherche sur l'être est tout simplement illégitime. Le diagnostic de notre Pape relève davantage d'un sentiment de compassion que d'un examen clinique froid : « *Le danger pour le monde occidental [...] est aujourd'hui que l'homme, eu égard à la grandeur de son savoir et de son pouvoir, ne baisse les bras face à la question de la vérité. Et cela signifierait en même temps que la raison, en définitive, se plierait face à la pression des intérêts et à l'attraction de l'utilité, contrainte à la reconnaître comme critère ultime.* » L'invitation à l'Université est donc à recouvrer la « *sensibilité pour la vérité* ». Et le message chrétien restera toujours « *un encouragement en vue de la vérité et une force contre la pression du pouvoir et des intérêts* ». N'est-ce pas la tâche que s'est assignée le Vicaire du Christ : apporter au monde la Vérité libératrice ?

Christian Gouyau, *La Nef*